



barre du jour

INÉDITS

JEAN-MICHEL VALIQUETTE

129
m...
728

la barre du jour

Revue littéraire bimestrielle

• automne 1971

DIRECTION

Nicole Brossard, Marcel Saint-Pierre, Roger Soublière



Secrétariat : Francine Brossard



Distribution : La barre du jour
665, rue Crevier,
Montréal 379, Qué.



Les auteurs des textes que nous publions sont
les seuls responsables des opinions qu'ils émettent.



Toute reproduction interdite.



Les textes soumis à la revue seront remis sur demande s'ils
sont accompagnés d'une enveloppe affranchie.



Couverture : photo de Jean-Yves Collette



Toute correspondance doit être adressée au secrétariat de :

la barre du jour

665, rue Crevier,
Montréal 379, Qué.

SOMMAIRE

LECTURE EN VÉLOCIPÈDE	2
huguette gaulin-bergeron	
*	
L'ÉTAT DE DÉBAUCHE	40
jean yves collette	
*	
L'ÉTAT DE CHOISIR ENTRE	73
andré beaudet	
*	
L'ÉTERNEL TRIANGLE	89
jérôme élie	
*	
PRÉSENTATION	93
r.s.	
*	
LES INÉDITS	94
jean-michel valiquette	

HUGUETTE GAULIN-BERGERON

**lecture
en
vélocipède**

« la fête peut être aussi
médiation dans l'ombre du plaisir »

Nicole Brossard

à quelle inversion me rendre

ici pas d'autres issues

me soulever

et m'étendre à l'endos de la voix

c'est échange longuement

enfonce multiplie

couler la première personne
réseau en équilibre
c'est plus tôt dire
restituer par floraisons

gravite déchirante
tombe sur un couchant

menace continuelle de la couleur

debout

je mesure face contre l'éparpillement
entre un peu de mots et de mort
nagent les bordures doucement

murmure l'étrangeté du bien-être

l'envoûtement me déplace
le corps cloué

palpable et fragile assise
où déposer le pouvoir
nous répétons les doigtés le parcours
effleure mais si bas où les creux s'arrachaient
non

nous avons filé où
si tant plus haut s'attend
qu'il faudra revenir

passants au travers les corps
vers d'autres fouilles

liés au mur
déconcentrés sans bornes
ils n'en finissent de me dérouler

la forme rompt ses reflets

enfonce la chair en d'autres os

alors ces gestes
lesquels manier
constance
où m'épuiser sans déplacement ou presque

déteindre violente
le désir peu à peu secrète ses morsures

aussi ruisselante
les thèmes transportent
et nous démêlent

plus tard l'ajustement dans les cordes

et je colle sa colère sa lèvre quasi perpétuelles
l'électrique sensation pour se situer à soi-même
les temps lissés

d'autres morts que la mienne je
je me rature sans cesse

un temps d'arc
suffit à dévier
rompre l'indication
était lustre à leurs défoncements

car cacher dans l'entre
~~rayé~~
heurte l'acide
pour d'imprévisibles ponctuations

l'échappement
nos chevilles tremblent tous les niveaux s'expliquent

défaite : l'axe tournait mollement criblé
recule défonce demain
manifestation
du temps qu'il fera

sur MICROSCOPIQUE patine
l'oreille s'entend de caresses
et plus rien

malgré le froid
l'immensité qu'enfoncé l'œil
chacun leur insomnie

cloisonnée
dans quel remous je m'enroulais ici

synthèse de toute ardente
culbutée radioactive sur le vif
et discute parmi les voix
ce refus de vivre autrement

que parmi les labours gris casqués
poursuite
déroulant les fonds

provoquantes démarcations
ils suintent l'infrarouge
à me frôler m'entremêle
de tant l'œil veillé

ils désertent
l'excuse elliptique
creuse la distance des baisers
ici transcrite l'intérieur de l'eau

des huiles pulsent les contours

parmi la nuit musclée

relief

les chairs agraires

que recompose l'escale

ou le prétexte

les jeux d'ensemble

à corriger l'éclatement

ils chuchotaient
à tant serrer m'éclate

l'arbre frondé à la cuisse
grave qu'ils cantent d'un baiser

descendre les vertiges
l'intermède
que le décor fuyait

entre les pans fiévreux
les angles inversent les bruits

ce qu'ils plantent aux chaos
leur lieu quand les rejoindre

elle songe
une mèche de part et d'autre
s'ils pivotent
l'un contre sans toucher

sur la croisée vive
tape les lueurs
et repèrent par taches
l'éclatement inclus

se défaire hier au point
de fouiller entre les cailloux gras
comme un pied dans le ventre
ou un rapport quelconque
ce qu'il reste de nous
quand nous décidons de partir

les zones jonchées de cycles
solides autour du départ (amas de souvenirs
en vélocipède)

les ouvertures calquent les restes
des bruits que la main endisque
et plongent l'abîme hors soi

c'est toucher l'élargissement
la pivotant autour d'un seul point
point avant d'être mutilé

encore au travers les nerfs
une longue volée blanche
double le fond

décide de l'angle

les reliefs sentent les liens
(rien à voir entre elle et lui)
en silence
la prochaine rencontre

lien d'où j'irai mesurer l'orbe
laiteuse avant de verser

sur clair absolu enregistre
l'arc avant de replier l'étendue

tube l'éclat
mesure vive non approximative

debout jusqu'à l'abîme
en l'autre sens un niveau (pour l'aile ou le pied)
veille

rupture dénonce par contractions
ce que gorgeaient les noyaux

voici l'intérieur en lieu presque clos

la mer confectionne ses attaches
grincements l'abondance
vers les cycles qui durent

tant promené
s'immobilise
et se coïncide
où il fallait revenir

vous m'êtes unique
noir éclair jaillissant
sur la mémoire des nerfs

les fissions libèrent l'énergie l'intérieur
où la distance

depuis l'œil fermé
l'écran nous déplace

au soir les silences
recourent par étapes les plis
luisances tendues longuement

ils approchent
une profonde giration
aère

émission particulièrement intense
de longs tirets amplifiés (comme un bruit de foule)

une seule perspective
sans revers

uniforme

lisse les reflets

qui nous pénètre de bandes sonores

accélération

uites de collisions

usions choisies attendues

le bruit des chaînes nous lie longuement

pression de l'index contre l'air

retour

point l'arrêt ou mutation

le temps de laisser reposer

le corps ainsi mutilé (dédoublé)
baigné longuement

l'attente serait presque irritable

contractions
de longs courants perçus au travers
l'explosion ou désir continu

à l'écoute
votre seul visage dans tous les visages

bourdonnement au carré

pour le cas des longues pièces

les brisures conventionnelles

dessus dessous liées

par ce qu'ils bondissent (bleu blanc rouge) ?

non plutôt...

nous survolons l'essai

une loupe luisante comme un lac

le trajet
des parallèles
éjectées à la vitesse des mirages
fendues morcelées
et plus loin domptées en faisceaux
ce désir de fuir (dans un mouvement centripète)

la bouche face aux replis du dire

nous avons le choix

l'avions-nous comme glissée la nudité des lignes

où l'œil s'étend

l'espace à récupérer

si peu de prise

friction la vitesse infernale

freinée freinée

et circuler longuement la forme (ou le corps)

ce que nous inversons de bandes muettes

l'horizontal rayé
crissement

les spectacles rendent la forme

imagine l'escalade

l'objectif : autant de lueurs coincées
(d'insectes en feu)
et sur fond noir
ils descendent les fièvres les courbes pleines
(les talus)

vaincue la force de répulsion (trop de beauté
ou d'amour)

tout s'assemble

fragile

c'est comme rouler vertical

incliner les plans

aussi sur des arcs

l'éternel flexible

il était possible d'ouvrir la distance

surtout en silence

et voici
ce seul soir libère
oriente la marche
et gravit l'ensemble

enchaîne les angles propices
à rêver
car plus loin ou revenu
longtemps l'onde pénètre un bruit dans les muscles

les échos baissent
quand l'oreille contre le temps
foisonne la vitesse
(comme on rythme les herbes)

remue demain
la tendresse lente lourde pleine
partant touche la marche des lèvres

détente
c'est sa main finement ouverte
d'entre les fronts
qui monte les précipitations (roses) et (blanches)

et surgit autour l'arrivée

résultat d'une longue impression (compression)
tirée peu à peu et violemment du centre
fête forée à distance : l'atmosphère

l'angle global où suspendre les pieds
on prélève les mesures dans les membres

nous déplaçons les cycles

l'œil atrophié à cette ruse d'aveuglement
hante et fait beau

disque invraisemblable
polarisé pour capter les jets
et reproduire les fulgurances

la main rapidement ajustée
toujours les rayonnements qu'ils écharpent

leur intimité
un peu m'y colle
cause le temps le sourire fixe

nous inversons la détente
ils pénètrent vers nous (la route)

contraction
pare brise autrement strates et lanternes

les flaques emmagasinent les feux
désormais poursuivie

alors je tire quelle fureur
l'endos arqué
et lâche d'entre les axes
les jeux presque imaginaires
les points acrobatiques

le sens germe ce bourdonnement
accompagné d'élitres

l'œil à l'oreille
sue légère
pèse les vapeurs
aussi lourd en pressant le temps

rappel
autre cycle érosion ou évansion par minces décollements
le corps rentre vers la droite ses circulations

l'enchaînement denté sans cesse
grouille tous les niveaux

la forme tournoyante floue

superbes interférences m'atteignent

je chancelle
car les pièces perdues
d'une campagne inscrite entre les roses impatientes
et l'heure précise
incendient

pulsation :

les lymphes dévoilent même cycle

entre les fils le rappel

traverse d'un tiraillement

la main refait l'écho

nous apprenons les demeures

pour n'être plus à vif

les couleurs silencieuses

un gris (de toiture)

l'œil ramasse par tiges luisantes l'élévation

déambule les spirales pleines de points vibratoires
(d'insectes)

enfiévrée

vers des amoncellements régionaux

c'était le corps déplié comme une carte

presque sublime presque infernale

perforant les voiles chargés

de leurs signes aimantés

distance vitale cyclique

je vous en prie le balancement rentre les veilles

les feux attaquent à outrance

morsure autour des réseaux nombreux

les plans se vident complètement

s'ils se taisent plus tard

ils entendent le lent retour des feux

la distance plonge

une arme contre la fatigue

de longs couloirs qu'on file

sous les muscles tendus

alors qu'ils rendent la cérémonie

dans la méditation des arcs

HUGUETTE GAULIN-BERGERON

JEAN YVES COLLETTE

l'état de débauche

1

en novembre entre quelque chose par la grande porte et rien n'est visible aux alentours qui ne soit aussi drôle que ceci soit la seule offense je glisse à pic et affecte les dernières heures de la dernière solitude à cogner dans le vide ce qui un peu me force la main droite blanche et la main gauche sur la droite après l'heure précise de la dernière étape tout étant déjà rédigé depuis de longs mois scrupuleusement noirci sur de longues feuilles où dis-je d'heureux corbeaux viendront aimablement en société déjeuner

mais suivant une tradition établie et millénaire parler sera mon dernier mot : l'esprit grelotte et désespère le désir n'est point satisfait l'estomac martyrisé s'émancipe et je n'ai rien dit ou si peu (non l'amour n'existe pas) je divague de rire et je me gaspille en banalités que je sois donc envoyé au diable et lui laissera parler sa grande âme elle qui a visité les châteaux espagnols les bordels français (seule vraie richesse nationale) les camps de travail soviétique l'horrible foire de New York les banques suisses les mosquées arabes les tavernes du Québec (autre seule vraie richesse nationale) enfin qui rira bien le jour de la résurrection

presque achetée pour deux dollars et répandu entre ses lèvres et l'heure de la libération venue me mettre à transpirer quelle horreur cette vieille méchanceté s'agite et respire (bis) les odeurs n'existent pas autrement l'abject et le nécessairement convulsif de la même façon sans relation positive la chose perdue la vie en l'occurrence est une manie flagrante et absurde ayant tout un attirail de crochets en dehors du néant comme s'accrocher à un sac de cendres stupides flottant dans la stratosphère enfin l'indécence du mouvement intellectuel le vol des étranges raisons les quelques secondes perdues sont comme des siècles de temps mort de mots morts des siècles de monstres de vingt ans

sans vraiment de changements poursuivre malgré tout les corps et les nourritures donc l'ennui donc les paysages noircis et même (la parole ce joujou inutile) pourquoi vaut-il mieux exposer son sexe sur le sable blanc monter soulever ses hanches donner à voir la chimère juteuse mais fermée que de mourir et de ses propres mains se déposer dans la sombre humidité

l'animal au mensonge épidermique ne regarde pas en face de lui il violente les antécédents et se goûte le bout des doigts il se délivre et se fait peur il prémédite et récupère s'emprisonne et se libère meurt enfin et puis s'encadre

6

nuit de lit dur réveil sans rien que des yeux défaits à
se placer les lèvres sous le sexe d'un chien à se faire la
main pour un passe-temps à chercher l'aine de l'araignée
d'eau et courir après à vomir sur soi et salir sa bouche
rose et sa chemise (blanche) nuit de peau tendre sur
une autre peau

des lèvres et d'autres autour du tableau de l'eau qui
goûte le sel des antécédents la houle nébuleuse le matin
du contact charnel une noire et rutillante garce accro-
chée aux reins la soif d'une foule s'impose passe sous
les yeux vides le regard sous les dalles lisses sombres et
luisantes comme un ventre bien tendu souverain

cri étouffé porte fermée les doigts s'écorchent sur la
charpente sur les ferrures sur les pignons la vue des
ongles cassés de rage sur la pierre le fou bas-relief
sculpté les membres valables brisés l'uniforme de l'épave
endossé la nuque cherchant le sommeil la bouche sèche
de semaine en semaine réapprendre à dormir

élans hallucinés qui tuent et brûlent les cerveaux
l'ennui des gestes des mots des étreintes comme l'océan
écrase et tourmente route coupée noire coupée de hau-
tes perspectives le mirage meurtri le jour défait où
j'ai dormi furieusement attaché à tes dentelles tour-
mentées aussi bien dormir sur la lame d'un couteau les
oreilles bourdonnent verticales vibrantes prononcer une
fois courte fois régénération on demande pourquoi

cou gorge étouffés cuisses serrées la tête contre le mur
de la parole un meurtre sans un cri attendre seulement
attendre que la mort ressemble à la lune l'hiver l'in-
cantation quelle misère s'offrir la vie sous forme de
mort

lente à couler se dévorer (s'être déchiré) se défaire
s'outrager se mordre la bouche

forêt criarde éblouie l'encens des doigts la pluie rouge
un mouvement de rivières couverture de buée la peau
humide en longueur sourde et lente vivre dans l'œil
égaré dans le muscle tout en proue dans la pente raide
dans l'orgasme las vaut mieux que de ne point vivre

la rumeur du regard apeuré déjà m'emplit me touche
glisse pousse encore progresse revient à l'articulation
huileuse la main incontrôlée fluide jet chauve fréné-
tique dans un sillage obscur

la bête véhémence au regard abstraitement de jais
bientôt interrompt les appels et les bras demeurent
tendus dans le sillage de l'aube délivrée oppression
constante la peau toujours vide seule solitude sans
vague ni serpent ni gueule de termite sans roulade ni
plus ni moins qu'un cordon ombilical rouillé ni autre
gargouille dans ma bouche ouverte tête renversée comme
l'envers d'une cloche ni clavier ni nageoire ni trompe
ni glapissement rien qu'une peau de couleuvre laiteuse
rien qu'une porcelaine fêlée qui résonne telle une den-
telure aussi fêlée déracinée je nu jauni m'estompe
m'efface de la présence trop difficile

serpent de mer épileptique convulsif à souhait cheminée ouverte la bouche creuse comme une mine symphonie d'horreur pour harpe unique évidemment avortée (rire)

dalles écaillées sous mes hanches les reptiles en cruches
l'anguille aux prunelles voutées une jambe coupée
marque l'heure et la direction du silence tracé sans
retour solit. soli solitude que cela me retourne
la gueule dans l'arrière temps

un autre dernier mot après l'esprit grelotte l'histoire
d'amour l'ennui imprécis les pores de la peau la mort
de mourir pendu soulage le rebord démesuré le frisson
court l'échine ouvre ta bouche et caresse que le plaisir
se répande entraîne les orteils poussant en ongles sur
le front et vivre du commentaire de vie crue dense
entouré de mains droite gauche

insiste tombe de sommeil pousse à vieillir à battre la
fatigue et la volonté la solide conviction de mordre
l'amour poussiéreux tellement logique le ventre la queue
tellement en de brefs mouvements du corps petite folie
de l'ordre mystique absurde dernier étage erreur qui se
nomme vérité le catalogue des vers aux bruits étranges
préparer l'animal d'autant plus étrange et agissant dans
un chantier de construction éclatent les lampes fluo-
rescentes

demeurer lucide interrompre l'ordre mathématique qui règle la vie-mort au moins refaire un peu ce qui passe un dos courbé rampe jusqu'à la parole déformée mais parlante écriture comme la chair peau d'une fille l'affreuse différence entre l'océan et le brûlant amour les maux d'estomac il n'y a pas de vérité est la vérité aimer mieux faillir malgré tout que de ne point commencer pourtant la vraie mort débute par j'aurais dû recouvrir de chaux vive cette espèce de début d'amour quand ses lèvres une fois mais l'anatomie commande plus que raisonne notez l'heure et la date

raconter l'inceste avec l'arbre dans une cour de triage
et l'émotion asphyxiante enfumée des locomotives voyeu-
ses le gras qui glisse éteint et raconte comme j'ai envie
d'un mal de bas de ventre la méprise est toute puissante
le mensonge parlé encore me met la tête entre ses jambes
sa carcasse les jolies paumes de ses mains de chaque
côté de ma bouche sur les joues

aime voir l'or doux de l'index se promener dans la boue et revenir étouffe noie la bouche et l'égout d'horribles sensibleries jusqu'au cou et à la prochaine et insensée phrase penser moi mourir de moi m'allier au pénible étirement engouffré la peau les yeux les citations toutes tièdement probables ma main sur ma tête n'est point pour rien à la recherche du gisement de la dure solution jaillissante (probablement) l'énergique exploitation de la moitié qui va trop loin pendant le déchirement profond

zone très urbaine que cette cruauté qui ne dépasse en rien le rôle de l'asphalte dans la vie courante outre que raser le macadam à la faux occupe longtemps et il reste là le jour vulgaire attend les mots inutiles que cette ordure de tête plein la panse sans lueur et mourir rongé par sillons profonds et hallucinants sans jamais prononcer le mot origine et que quoi ni poser les doigts ni les pieds sur une somme de solidités pourvoir en abandon total ou partiel le reste des doubles restants d'humains qui façonnent une grasse vieillesse heureuse

l'euphorie du drap fatigué le triomphe la distance du sexe unilatéral départ vers cette corde ultime et abjecte attente pour d'ailleurs sous un ciel nu édifiant comme prédit expiré précédemment pour être quelque chose après on ne sait quoi qui ferme les yeux et oublie ferme les yeux et dort la plus simple fonction feindre le supplice de la face qui se couche les fesses s'assoient le jeu envoûtant de ses fesses qui se meuvent mais illusoire les deux mains sur les lourdes fesses immobiles la corde raide qui pend ici ou ailleurs quelle importance pourvu que l'horaire soit respecté

la luxure l'épuisante noire honte la difforme et discordante raison perdue me tortiller un moment dans l'herbe tendre les hanches opulentes verdissent et nu comme un bouffon obscène ce si peu sournois et happant refuge fortifié la grisaille devant moi le petit accès au soleil fermé

enterrer égarer mon sexe assis sur le cul de fond de
ciel la chair moulée de la terre résonne dans les arbres
déchus rongés rainurés déchirés par les ongles-doigts
désordonnés une eau épaisse la nuit les griffes se sont
enfin assouvies des callosités de la cage thoracique

je saigne ma chair avec des yeux qui déracinent une
humanité qui d'abord ou moi puant sans ampleur sans
alentour sans que je m'enroule en colonne torse en
volute je frissonne je cherche je m'écarte comme s'ou-
vre un tombeau sans spasme sans convulsion araignée
sournoise velue mais lisse sans frayeur avortent les
libertés joue comme jamais enfant à la douceur de tuer
l'avenir quatre yeux plus que ronds comme déjà dit
humanité qui d'abord ou moi

du large du côté je m'éloigne sans nul effort pour rien ni les jupes des femmes qu'on retrouse ici et là ni la lourdeur du ciel moutonneux ni la compacité pierreuse ni la diaphanéité de la nuit ni chaque heure grattée au fond des cercueils ni les trappes ouvertes et ces rivages de l'œil abandonnés cette blancheur mortuaire et cette sinistre et maigre musique (sans nul effort) une marche mortuaire lente de l'humain aspiré par le regard de l'arbre où il a tendu sa corde sa myopie faisant encore plus la mer fondue avec le ciel sans nul effort

chances minces de hurlement la brique rouge le contour
de la rumeur caresse qui monte de la terre sans les
impossibles ponctuations à la même corde la frénésie
procure une joie déliée le sexe enragé me monte à la
nuque la nuit me glisse entre les mains me fige m'oppres-
se et abolit les idées dans la crypte se sauve de la petite
lumière qui vient lentement quand la bouche est pleine
et le corps écrasé de sueur les tempes serrées un peu
le geste un peu l'étirement replié tout le long en atten-
te ouvert et devinant convoitant l'exacte demi circon-
férence luisante qui glisse sombre quand je hurle

car le seul possible silence est celui de la survivance et le seul et la seule possible issue et (nu) comme ma bouche pleine ainsi toute la crue résignée devant mur inaccessible fragment déraciné sur tes parois ta première et dernière parole clairement exprimée que tout fut déjà né avant qu'on ne le découvre et même déjà mort avant qu'on ait le temps d'y penser

toutefois la forêt par désœuvrement défait chaque jour un nouveau littoral aussi inutilisable aussi vide luisant que mes veines (tout à l'heure) que les muscles les singulières courbes la prose du creux dans l'exakte pénombre le paysage téméraire icelui et stupéfait marqué à l'heure du pendule et de l'amaigrissement outre l'obligation de ronger les cordes

trop plein se renverse la nuit se faisant indormable
peau furieuse éphémère et m'enserre épouvantable et
grise tendresse laiteuse et hallucinée débordes ma peau
de toutes tes courbes ta jambe grise m'étire me désali-
mente et me tente le cœur ce mot palpable la brisure
au mur provocante

ailleurs enfin le regard est porté je reprends je m'éloigne
ailleurs enfin le verre brise

Jean Yves COLLETTE

ANDRE BEAUDET

L'état de choisir entre

Livre / Vie
Écriture / Révolution
Rêve / Action

(Figuration d'un Texte-Compromis)

à Gaston Miron
Paul Chamberland
Gérald Godin

voilà bien une dizaine
d'années que s'établissait
ici notre
« âge de la parole »

((un temps d'arrêt réfléchi afin de re-
tourner son ombre par le dedans à l'in-
trospection critique : pour un change-
ment d'images à fleur de peau devant
la résurgence du miroir intérieur

/un long temps d'arrêt-----))

« Car rêver de la vie, c'est justement là
ce que j'appelle : « être éveillé ».

(NIETZSCHE)

1. Conscience de soi par le
Texte-Écriture
Rêve

« le poème ne peut se faire que contre
le non-poème
le poème ne peut se faire qu'en dehors
du non-poème »

(MIRON)

pour donner plus d'ampleur au texte
employer les subterfuges de la fiction,
du mythe, du symbole, de l'irréalité
afin de mieux révéler au lecteur le
produit même de la révalité

.....

je n'ai pas l'intention (mais est-ce bien
vrai) de me raconter l'histoire du pos-
sible événement, survenant tout de même
un peu tard sur le soir, mon œil ne s'ha-
bituant pas encore tout à fait à la pleine
noirceur de la nuit animale (d'ailleurs
en ai-je bien tous les éléments)

je me raconte l'histoire du possible dé-
nouement sans préciser le lieu ni la
durée ni le temps

D'UN PAREIL SACRIFICE

L'ÉCLIPSE TEMPORAIRE DU RÉEL DOMINANT

de ma main je me dis l'exactitude du
mouvement à accomplir (par le geste de
ma main seulement intentionnel) avant

même que je puisse saisir son mode
indicatif de me rapprocher plus près de
moi-même : réponse-réflexe d'abolir la
distance de séparation même

l'acte de la main de nous réunir
en/par/hors de
l'écriture

où je me désamorce en paroles faciles,
où je corrige, je rode mon écriture pleine
d'impuissance séditeuse, de lyrisme bon
marché

ensuite je me suivis de par la ville lors
d'une promenade à peine perturbée de
quelques fantômes rencontrés en sens
inverse et sans rapports vrais, en marge
de mon tête-à-tête d'isolement

je déraile dans les subterfuges de l'écriture
forcée, je m'y cache depuis un bon
moment déjà, et quoi d'autres que des
mots pour se l'avouer

(inutile de vous présenter le croquis de
cette longue marche de drapeaux et de
slogans de la victoire

inutile aussi de mentionner de quelle
ville il s'agit

nous les parcourerons toutes)

j'en fais une réalité sans attache

JE DÉRAILLE ET JE MENS

((je dis ces phrases écrites en ressentant du dedans de ma parole encore inéditable une sorte de dédoublement de mon silence et de mon absence en alternance avec les mots juxtaposés-----))

une très grande subordination de mon être me faisait croire que tout entier l'avance de mes pas ne soutenait plus l'avance du trottoir qui disparaissait à mesure sous mon regard jeté de côté pour mieux envisager ce qui semblait s'évanouir ce qui me semblait se perdre

ici je suffoque d'inertie

le mouvement s'arrêtera-t-il de lui-même à force d'habitude ?

(et qu'est le romantisme d'une manifestation populaire, le frémissement, la chair de poule au contact de la foule globulaire, au contact de la solitude-solidaire

ma main soutenait la fragilité d'un ordre à établir : la place d'accueil des mutants autrement dirigés

« Le poète à venir surmontera l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve »

(BRETON)

(que ce soient des mots ou des individus, quelle importance !)

là j'y ai compris d'emblée l'inutilité de
ma main glissant sur le papier des mots
de l'aboli bibelot révolu

IL NE PEUT PLUS Y AVOIR D'ÉVÉ- NEMENTS IMAGINAIRES NI DE LIEUX LAISSÉS AU HASARD

je ne voulais plus soutenir la soumission
à un ordre de phrases idéales et momifiées
ni l'oppression qui délimite violemment
l'objet matériel du livre fermé

LE TOUT ÉTANT DIT

de nouveau mes pas touchaient le sol
d'une nouvelle solidité laissant à tra-
vers le béton et l'asphalte l'empreinte
d'une tribulation d'une descente dans la
rue, durement arrachées au pavé de
notre mémoire

de cet écart du passé à l'avenir ma main
témoignait en notre faveur d'un présent
insoupçonné d'où pourrait naître la vio-
lence comme champ naturel d'une nou-
velle forme de lutte aussitôt vérifiable
par la transformation d'images insou-
tenables (mais lesquelles?) en événe-
ments manifestés par l'intrigue du ré-
cit sur l'écran intérieur de notre ÉVEIL
hors cependant de la simple contempla-
tion inerte afin d'activer ces événements
en soi et d'y prendre part

(mais est-ce bien là tout le projet de
l'écriture engagée dans la forme même
de sa situation coloniale)

pourtant je ne puis cesser d'écrire l'indicible (du moins de tenter sa recherche) le préférable aveuglement des mots creux des mots en l'air comme un éternel feu d'artifices qu'on contemple assis dans l'herbe le 23 juin

« Parce que je suis en danger
de moi-même à toi
et tous deux le sommes de
nous-mêmes aux autres »

(MIRON)

((il me faudrait écrire la tentative d'un dépassement de ma conscience vers les autres hors du dédoublement et de l'altérité de la conscience malheureuse afin de mieux vivre l'identité d'un peuple qui se reconnaisse hors des tabous des conditionnements des interdits et des contrôles ainsi imposés à l'indice même de sa parole qu'il lui faut constamment taire.....

EN UN PARLER TOUT BAS

.....
il faudrait insister aussi sur l'accentuation de notre parole pour la mettre à terme à nous faire communiquer en ce lieu réciproque de notre pensée où les mots ne souffriront plus ni les prières ni les évidences ni les soumissions ni les certitudes ni les promesses ni même les nuances dans la voix de ceux qui entretiennent encore en nous l'expression même d'un quelconque mutisme du dedans comme du dehors.....))

me dis-je vraiment que l'objectivité de la présente fête apomorphine trouvera son point culminant dans la COÏNCIDENCE et dans le HASARD de nos esprits uniquement rassemblés là en un long mouvement de nos consciences respectives mises ensemble à un certain moment de notre histoire HORS DU TRAJET ORDINAIRE

je me réfugie dans les rumeurs de l'automne, de l'octobre mal vécu, en déperdition, la peur venue me tourmenter

LES MOTS N'Y ONT SERVI À RIEN

MAIS NOUS AVONS MIS BIEN DU TEMPS
À NOUS REJOINDRE AUJOURD'HUI

encore aujourd'hui je choisis le parti pris de l'écriture défaillante, du texte livré à l'autre (et combien d'autres lecteurs, en ai-je seulement) à l'usure du regard ébloui par tant de mots, à l'usure de l'œil satisfait devant les mots terroristes, les mots subversifs, les mots d'une parole refoulée sur elle-même à l'acte d'écrire (était-ce bien un acte ou plutôt une simulation pas encore accomplie dans son geste libérateur)

« coupé des miens étrangers à mon nom
je divague en l'avenir le présent reste
à faire et demain est bien tard seul et
politisé j'ai des racines invisibles et dieu
sait que je ne rêve pas »

(GODIN)

il ne reste plus que des mots terrorisés,
des mots d'une imagination asphyxiée,
des mots d'étranglement (et quoi d'autre
encore)

et s'accumulent les faits divers, les infor-
mations tronquées, les manchettes sans
trop d'indices de notre libération

l'engendrement de la conscience collec-
tive surgira de nos regards sur nos corps
en discontinuité par ces luttes achar-
nées et ces fatigues morales

il y eut une fois l'étincelle de la vie,
l'acte de la vie brutalement arraché au
quotidien (je .. nous basculions) mais
nous ne nous reconnaissons pas soli-
daires de tous, mais nous n'entendions
pas tous la voix sourde nous appel
l'irréparable renversement de notre p-
pective
il faudra attendre encore ce temps de
dépassement

ET continuer le mensonge des jeux lit-
téraires de la parole stérile à grands jets
d'images floues

QUE L'OEIL DE LA CONSCIENCE
TRÉPIGNE EN LISANT!

JE M'INSURGE VIOLEMMENT

2. Conscience de l'autre par la
Vie-Révolution
Action

« Québec ton nom cadence inscrite en
l'épaisseur du besoin unanime clameur
franchie la forêt de nos veines et dresse
à la face du monde l'orée de notre jour
le temps de l'humanité »

(CHAMBERLAND)

ai-je à ce point besoin du cri pour mieux
/me justifier /me défendre /vous per-
turber, ai-je à ce point besoin du silence
que je réclame pour moi-même et pour
eux-mêmes, ou bien la conscience n'en
finira-t-elle plus de se perdre aux heures
extrêmes de notre arrachement ?

et mon nom quel est-il ?
et ma ville où est-elle ?
et mon pays que devient-il ?

EN CE LONG MONOLOGUE DE LA DÉPOSSESSION

alors je suis homme somnambulesque au
sommeil déraciné d'images qui ne lui
appartiennent pas encore au vrai : ima-
ges /de ma ville grise envahie/de mon
pays qu'on traîne en laisse/de son peuple
qui ne peut s'inscrire dans l'unique du-
rée de sa libération/de moi-même en
quête d'un autre que je ne saurais re-
connaître/

TOUS À S'AFFRANCHIR

voici dix années de paroles pleines de transes, voici dix années qu'on me parle avec les mots de l'autre tracés presque à notre insu sur le papier de notre enchaînement, voici dix années aussi que j'entends à tour de rôle les troubadours de notre « aliénation délirante »

QUELS SONT NOS ALIBIS

?

ce que j'ai déjà écrit (mais en d'autres circonstances), ces mots qui figuraient à l'ordre du jour de ce que je croyais être le point ultime de ma quête poétique, de l'élan verbal :

« trouver le lieu réciproque » / « balayer les murs de la mort d'être là » / « être celui de ceux de vous d'être à personne » / « sentir hors soi par le dedans du temps venant à venir » / « entendre nos murs grimacer de dépossession » / « désamorcer l'ordre du jour » / « nos cris reflèteront sans cesse l'indice de notre violence »

c'était l'ère du K E B E K O S M I K,
maintenant qu'il m'a pris par la main,
qu'il m'a porté sans que je sente mes
pieds me portant, que je m'en suis re-
venu de mon voyage de par la ville,
qu'il m'a quitté, que je suis seul, que
je rejoindrai ici les cris de mon peuple,
QUE L'OCTOBRE S'EN (RE)VIENT

MAINTENANT SERONS-NOUS MIEUX PRÉPARÉS
OU SERONS-NOUS MIEUX MORTS

« je ne me suis plus caché la seule
alternative :

TUER ou CREVER

(les termes sont à peine métaphoriques)»
(CHAMBERLAND)

notre temps à nous ne peut suspendre
définitivement son envol, cette capacité
trop longtemps retenue devant le fait
à accomplir comme si nous ne subis-
sions que quelques souvenirs d'éclat de
nos gestes passés :

je veux dire, aux temps des Patriotes.

“You wouldn't want to teach people like
boys in Quebec how to use rifles. They
might turn them on the Government.”

(propos tenus paraît-il, par Gé-
rard Pelletier devant un groupe
de jeunes Torontois ; cité dans
un journal de Toronto : Guerilla)

DÉCEMBRE 1837 / OCTOBRE 1970

LA MORT TOTALE DOULOUREUSEMENT NIÉE /
LA VIE TOTALE BRUTALEMENT AFFIRMÉE

(et ceux à venir)

pourquoi ne pas investir le présent de
notre futur historique par l'opération de
la conscience révélant qu'enfin l'aspect
du geste extérieur (celui de l'insurrec-
tion) prélève confusément de l'aspect
intime de l'inconscient collectif alors en
mutation en devenir de sorte que tout
examen qui mette en situation l'aspect
du dehors renvoie immédiatement à un
examen de conscience à-priori libérée de
ses préjugés contre la violence mani-
feste.

« c'est un caractère essentiel et nécessaire de la liberté que d'être située »
(SARTRE)

MARX // RIMBAUD

« transformer le // « changer la vie »
monde »

maintenant écrire ceci ou cela ici et maintenant afin de me réfugier de m'effacer même devant les mots derrière l'écriture pour qu'ils fassent signe pour qu'ils se laissent déchiffrer et qu'ils permettent ainsi à l'œil d'organiser la signification en fonction d'un nouvel ordre du sens au monde imaginaire de l'espace littéraire.....

événement des mots qui s'alignent tout seul sans personne autre pour le signifier délire des mots-vérités un instant suspendus à la limite même du texte où d'un coup je me retranche je m'ampute pour laisser place à la lecture à la transformation des gestes de la vie en signes déployés afin d'exister ailleurs

AFIN DE SE RE-TRACER

.....
(suivez-les ils vous appellent à la restauration du pays à l'amour de la femme-enfant-pays à naître au point du jour à la fête populaire d'être ensemble manifestée je m'écris l'histoire d'un peuple inavoué et j'attends.....)
.....

LE TEXTE NE PEUT ÊTRE QUE PRÉ-TEXTE À
CE QUI ARRIVE À CE QUI VIENT

« Nous voulons remplacer avec toute la population cette société d'esclaves par une société libre, fonctionnant d'elle-même et pour elle-même, une société ouverte sur le monde »

(MANIFESTE F.L.Q.)

((il doit y avoir aussi une persistance du discours révolutionnaire ou d'un manifeste de la propagande par le fait ou d'un autre texte à établir comme ceux déjà établis à cette fin : les écrits mythiques, scientifiques, politiques, ayant cet indice du geste de la main écrivant les tracés de notre avenir (le texte étant toujours un discours anté-historique) afin de prolonger l'éveil des consciences sans même qu'il y ait lieu de s'attendre à un quelconque répit ou épuisement prolongé de notre part -----))

alors tout finira par culbuter hors de notre complaisance à s'humilier

est-ce bien là la parole-action à revendiquer/irruption de la conscience communale / à l'encontre de la parole-récit / figuration d'un mythe construit à l'avance de la main / du silence à la révolte

Toutes deux partagent le risque d'oser parler « à ses dépens » toutes deux assumant leur droit à la parole

J'EN APPELLE ENCORE (et cela après tant d'autres avant moi) j'en appelle à la légitimité de la parole CELLE DE SE DIRE SANS MYSTIFICATION

la parole vindicative
la parole résistante
la parole natale

LA PAROLE À REFAIRE L'HOMME D'ICI

mais il n'y a pas de parole d'un peuple
il n'y a pas de démocratisation possible
de la parole car nous devons tous avoir
recours à certains porte-paroles inter-
médiaires et médiateurs

IL FAUT AVOIR RECOURS À L'AUTRE

nous demeurons le public, le public
anonyme de la majorité silencieuse ou
le public élitique d'une classe privilé-
giée

« fils adoptif de personne je suis seul et
je m'ennuie quelquefois aux temps des
fêtes à l'apogée parentèle »

(GODIN)

inévitablement la parole-action amène
la parole réaction de l'ordre établi (en-
lèvements-manifeste / arrestations-état
policier-mesures d'urgence)

je ne suis pas le poète d'un temps je
n'appartiens pas à un pays d'un temps
je n'habite plus la ville d'un temps

la parole-action c'est l'événement brut
le fait historique (marquant et remarqué)
qui s'alimente d'une pratique de force et
de dépassement afin de renverser le quo-
tidien aliénant et le réel inadéquat (la
stagnation au passé étant la force d'iner-
tie du pouvoir)

à partir du texte franchir d'un pas de
trottoir la banalité quotidienne parcou-
rir en tous sens la ville ouverte détruire
les symboles évidés de la publicité et
des slogans impérialistes je m'interdis
plus longtemps d'assumer les événe-
ments imaginaires des réseaux d'infor-
mations hors con-texte

la parole-action ne consent pas néces-
sairement à la vérité mais bien à une
vérité celle de rétablir la spontanéité du
fait tragique à accomplir la création
révolutionnaire permanente

radiographier la parole des gens d'ici
hors de la médiation du pouvoir et des
mass-média afin de mieux saisir ses plus
lointaines émanations magiques celles
qui nous mèneront enfin à l'achèvement
immédiat de ce long geste de la re-pos-
session (le texte ne peut qu'inventorier)
et de la volonté de réaliser totalement
la parole libérée ainsi de la soumission
et de l'abrutissement du mensonge de
l'idéologie accessible à la spontanéité de
tous en un acte de poésie révolution-
naire

la parole-récit invite à la re-crédation
d'une parole feinte inaccomplie en opé-
rant par une distanciation une médiation
du texte livré à un public restreint une
dislocation du langage essentiel : le
divorce irréparable du rêve et de la
réalité que la parole-action évite d'ébrè-
cher plus longtemps

DE SORTE QUE LE TEXTE N'AURA PLUS À AVOIR LIEU

ainsi
nous vaincrons nous vivrons

MAIS IL FAUDRA ENCORE BEAUCOUP DE TEMPS À
L'ÂGE DE LA PAROLE AVANT QUE LES FAITS NOUS
PERMETTENT DE NOUS TAIRE ALORS IL NOUS RESTE
L'ÉTAT DE CHOISIR ENTRE LIVRE-VIE ÉCRITURE-
RÉVOLUTION RÊVE-ACTION

André BEAUDET

juillet 71

JÉRÔME ÉLIE

L'éternel triangle

Antérieurement, un seul Sens nous guidait.

Capté, trié, emballé sous vide par de majestueuses pinces incolores (ces pinces n'étaient point extérieures au Sens mais désignaient au contraire sa puissance d'auto-engendrement, son projet insaisissable, infaillible, bénéfique et rassurant), Il réglait l'ordre immuable du triangle.

Il était le ciel, l'horizon-mur originel, le monument frontière intouchable, l'identité sans désastre ni mouvement, l'Énoncé sans énonciation, l'ornement éternel. Il dispensait l'Histoire mais ne s'y inscrivait pas, sinon comme rappel du Même, et menace. Accablant d'évidence mais indescriptible.

Ne pouvant nommer le Sens, le rapporter à la matière du triangle, on l'invoquait. Il lui arriva de bouger. Cela tenait non à son vouloir mais à l'ébranlement provoqué par le doute qui se glissait dans nos prières.

Le Sens sans visage (visage de granit horizon que rien n'entame) décidait de notre perception des visages. Tout regard n'était que vision à perte de vue du Sens omni-voyant mais invisible. Tout regard invitait à penser qu'il n'existe d'autre limite à la vision que cette Autre vision qui la contient et dispose (de) son décor. La vision : répétition infinie du Sens Roi dans le miroir que nous contemplons, craintifs, notre corps se confondant avec le reflet lui-même.

Le Sens était l'imminence grise, la Vérité dont l'irruption sans cesse proclamée est toujours repoussée.

D'où ces fanfares tautologiques, ces reliques indéchiffrables, cette parole bégayée, ce surplomb étouffant de redondances, ces gestes sans effet au milieu des dépôts de vestiges, ces étouffements du désir informulé.

Censures. Visages voilés. Insistance de mille appels refoulés dans les dépôts, étouffés par les fanfares, intraduits par la parole, bloqués par le désir bloqué.

Nous, résiduels, sectionnés, aveugles dans l'aire du triangle.

S'interroger sur le Sens ne voulait pas dire éprouver la validité du Sens mais s'enfermer dans l'interrogation, s'y endormir, s'y béatifier. Se risquait-on à questionner le Sens ? La réponse ne pouvait venir que de Lui, le dévoilement de l'Énigme résidait en son verbe tu. Et, par retour clos, toutes les questions émanaient du Sens Lui-même. Les questions manifestaient et fondaient Son existence une et indivise. Par conséquent il ne pouvait y avoir de réponses, car s'il y avait eu une réponse, le Sens se serait évanoui.

Il était donc aberrant de parler de liberté de questionnement et de doute pour les habitants du triangle, de poser simultanément le Sens et l'incompréhension du Sens chez ceux-là même qui le reconnaissaient, car si le sens n'est pas compris (compris dans le geste qui le fonde), il n'est pas.

Vivre consistait à meubler les retards apportés à la révélation du Sens. Ainsi travail et désir n'étaient que formes de l'attente. Espérant par nos incantations susciter le dévoilement du Sens, nous supposons que le Sens, un jour, allait se montrer. Or le Sens, par définition, n'était pas pensable dans les limites du triangle. Si bien que la question du Sens, dans ces conditions, n'avait pas lieu d'être posée.

Elle l'était cependant, et tel était le Sens.

C'est pourquoi l'attente a pu paraître vaine à certains qui, ne pouvant se fonder, disparurent sans laisser de traces ; ils ne pouvaient en effet imprimer quoi que ce soit dans une matière sans substance, égarée hors du Sens, une matière néant, provisoire, terrestre, fumée.

La parole demeurait inaccessible, en retrait, en retraite, vagues reflets, relents de Sens. La science : pure hystérie à la face du Mur, orgueil, parodie envieuse de la Vérité. La science n'avait d'autre fonction, comme l'incantation, que de meubler l'attente.

Néanmoins, incomprise, elle s'élaborait. Et l'on décrivit le triangle, on le pensa, on le transforma progressivement, sans penser à mal, sans penser au Sens.

La science, certes, connut ses limites, imposées par la loi pleine et terminée du Sens. La science ne pouvait se penser comme supérieure au jeu question-réponse primordial, la science ne disposait ni du dernier mot ni du premier geste. Elle demeurait suspendue aux incantations.

Ce fut donc par folie, délire né de l'attente, impatience malade que l'on en vint à penser par analogies, en des jeux qui paraissaient si exactement tautologiques que le Sens n'en fut pas alarmé. Mais ces jeux ouvraient des perspectives, des profondeurs, accouplaient. On rapprocha le triangle, espace lisse et vide de l'Attente, du sexe de la femme, champ velu, plissé, complexe de l'attente à combler.

Certains comprirent que poser la ressemblance entre un lieu neutre et un lieu convulsif (l'un fuyant sous le geste, l'autre l'épousant) mettait en cause l'espace même, bouleversait les limites.

Et comme on voulut pousser l'analogie jusqu'au bout, en fendant le triangle saint en son milieu (les socs prodigieux qui furent construits alors), les côtés du triangle s'arrondirent, se gonflèrent tremblants, la terre du triangle s'éclaboussa au-delà des frontières autorisées par le Sens, lesquelles se déchirèrent sous l'assaut du sexe mimé.

Dès lors le Sens Un fut évacué.

Une ruée de sens, produits par la danse des socs, à trajectoires criblantes, entrecroisées et discontinues, occupèrent l'étendue : pulsations, pouls, pulsions, poussées, ouste !, révulse, le son (qui s'amplifiait et se multipliait, il venait de toutes parts — pores, ports, porcs — s'orchestrant dans une explosion d'où il repartait accru) recule, et la lecture sans frein, avance.

Manier les sens (cela veut tout dire). Les fracturer, les aplatir, les gonfler, les lustrer, les condenser, s'en mettre plein la bouche et, comme on suce le sexe qui change (triangle

devenant losange ou barque amollie par la vague organique) tracer des paysages bombés, fondés, en s'ancrant dans le rationnel pénétrant.

Puis retirer l'ancre critique. Noter toutefois son emplacement pour savoir d'où il vient, d'où on l'a laissé tomber et dans quels fonds) et le faire fondre entre deux phrases ou deux comportements ou deux processus choisis en fonction de leur pouvoir générateur exceptionnel.

Faire fondre l'ancre ne conduit pas à l'ignorer, à l'oublier mais à faire de sa détermination souterraine la substance même de la ruée, de la pulsion.

Tu fais fondre l'ancre, tu le coules, et de la sorte ce qui n'était qu'un simple trait d'union entre matière génératrice et conscience, devient matière à la fois consciente et génératrice.

La fusion de l'ancre est diffusion, imprégnation dans le sens de la poussée critique du geste.

Fondre et fonder.

Quant au geste, sa définition va commencer, elle l'est déjà, mais elle ne s'arrête pas.

Qu'est-ce que définir ? Définir consiste à parcourir les sens avec le rationnel pénétrant. Le geste réside donc premièrement dans sa définition, il est l'état d'esprit (il faudrait dire le mouvement d'esprit) préalable à l'exploration des sens, aux parcours des gestes, la vision précédant le mouvement, le mouvement précédant la vision, le centre-circuit où les corps se reconsidèrent, il est l'ancre. L'ancre qu'on va fondre, ensemble.

Radiance de chacun. Le triangle éclaté. Le Sens antérieur désigné, parlé, rapporté dans le réseau éclair, son erreur et son mensonge pointés, erreur engendrant la première exactitude, mensonge source de franchise tournoyante. L'ensemble, mouvementé, est le geste. Naissance des cycles (n'est-ce pas le sens des sexes ?).

Voici les abîmes déligotés, et le reste.

Jérôme ÉLIE



Nos lecteurs se souviendront sans doute que nous avons consacré, à la fin de l'été 1968, un numéro (15) entier à Jean-Michel Valiquette, poète mort à l'âge de 19 ans. Son œuvre, pour une bonne part encore inédite, demeure un des hauts moments de notre poésie. Jean-Michel ne s'est toutefois pas limité à la poésie. Il existe, entre autres, quelques ébauches de romans de lui, quelques nouvelles aussi.

Qu'est-ce que c'est ? est une nouvelle qui a été écrite, croyons-nous, quelques mois avant la mort de l'auteur. C'est un texte complet, ce qui en fait un document presque unique parmi ceux qu'il a laissés.

Soulignons qu'une édition critique de l'œuvre de Jean-Michel est en préparation et qu'on pourra se la procurer en librairie, nous l'espérons, d'ici un an.

R.S.

Qu'est-ce que c'est?

Elle est vieille, fatiguée ou. Morte. Elle le sera beaucoup plus tard. Encore. Déjà son corps prend des vertiges et elle doit s'appuyer sur des murs émouvants. Sur son dos ne repose pas. Ses tripes refusent. Je faisais quelques pas en sa direction car j'étais plus éloigné des rails du métro et je m'en rapprochais en la regardant distraitement sur le mur où elle était appuyée et ensuite elle pesait contre le mur, contre son dos, elle voulait... elle ne voulait pas. Ce n'était guère que le genre mère de famille passée la cinquantaine, très fatiguée, elle avait dû s'occuper pas mal de ses enfants, et tout et tout ! Le bruit se fit du métro qui vient et alors je détachai mon regard du vague pour le fixer sur elle, sur ses yeux qui soudain me considérèrent avec au lointain une frayeur, un sentiment d'intraduisible. Elle guettait comme l'arrivée du premier wagon, qu'il dépasse le mur où elle s'appuyait, très près du bord du quai, qu'elle n'aurait eu qu'un petit bond à faire pour tomber sur les rails, devant les roues roulant vite du train n'ayant pas encore réduit sa vitesse, mon regard la tenait au mur, elle n'eut pas pu faire un geste, lever la main, ou secouer la tête, je retenais en elle toute disponibilité. J'ai monté dans un wagon, elle dans un autre, et je n'y ai plus pensé. J'avais été fatigué tout l'avant-midi et maintenant je sentais en moi quelque chose de très long et qui entreprenait de se dérouler au complet, joyeusement, j'avais le goût de penser, pour le plaisir, de chercher de beaux raisonnements euphoriques et gigantesques sur tout ce qui m'écrase habituellement, je n'avais pas la tête mélancolique. En sortant, en montant par les multiples escaliers mobiles, en franchissant les portes, dehors le soleil était insensé, le vent. Je devais attendre l'autobus, rire tout seul, aller loin sur la montagne, enterrer les bruits, soulever les formes. Ne rien faire, tourner la tête et la voir, un peu en avant, près de la chaussée, mal assise sur ses jambes, fatiguée, mordue par le

soleil. Avec ses vieux yeux fatigués de plus de cinquante ans, ses vieilles oreilles, ses vieux cheveux, ses vieilles mains, ses mains toutes seules, de femme seule sur un quai de métro, ou un trottoir ou seule dans un autobus, toute seule, sans famille qui est, sa famille pourtant est quelque part, mais elle était seule, cachée, atteinte par la solitude, je ne sais pas comment cette solitude avait fait pour l'atteindre, elle, qui devait penser surtout aux autres si j'en jugeais par son apparence, mais elle l'avait eue, elle l'avait confondue, elle était morte de fatigue et serait bien morte pour vrai si elle l'avait pu, car c'est triste, tellement, d'être seule à cinquante et quelques années, sur une rue pleine de gens, surtout quand toute sa vie elle ne l'avait jamais su, elle avait cru à ses fils, ses filles, à son mari, et malgré tout ça elle était seule maintenant et c'était un si grand malaise que même moi, je le ressentais un peu de loin, puisqu'il existait il me semble que je ne pouvais pas ne pas le ressentir, sans dire pourquoi. Dans l'autobus il n'y avait plus qu'une place vide à côté d'elle. Je m'y assis, alors elle eut un vif coup d'œil vers moi comme sur quelqu'un qu'on reconnaît, mais qu'on ne connaît pas. Rien ne se passait. Presque rien, elle semblait nerveuse, je ne pouvais m'empêcher de l'observer, distraitement pour voir quelle tête elle avait, elle devint de plus en plus nerveuse, et soudain, car ce fut une soudaine révélation, j'ai vu qu'elle allait bientôt pleurer si je ne cessais pas de la regarder ainsi, même du coin de l'œil, même distraitement, et elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas ainsi se mettre à pleurer devant moi, sur une banquette d'autobus, c'était beaucoup trop loin dans le relâchement pour qu'elle puisse se permettre d'aller jusque là, arrêtez de me regarder dit-elle, d'un ton trop haut, et très hérissé de nervosités sensibles, sur lesquelles je ne savais pas quoi répondre, ou, s'il fallait répondre, excusez-moi dit-elle, je ne me sens pas bien, et vous m'énervez avec vos expressions de.. de... de — je ne sais pas mais ça m'énerve, s'il vous plaît regardez ailleurs, quand elle disait ces mots je sentis venir de sa bouche une odeur d'alcool dont elle a dû avaler une quantité assez grande, par le plus grand des hasards, ce qui lui ouvre les yeux.

Elle pensait ça m'a ouvert les yeux, en croyant que d'ailleurs était venue une révélation confondante. Mais elle était toute repliée, non pas en petits plis, comme ces vieilles femmes qui ressemblent à des morceaux de papier recroquevillés et noircis, non, elle était repliée ou plutôt enroulée comme une large bande de chair enroulée en spirale autour d'un axe introuvable, sans qu'elle fut grosse ou excentrique physiquement, c'était surtout moralement qu'elle était repliée — et lorsqu'elle abandonnait un peu la morale, par fatigue, elle se dépliait, elle ouvrait les yeux, elle se retrouvait toute seule, âgée, fatiguée, encore plus fatiguée lorsqu'elle pensait à ses enfants et à son mari, encore plus seule de vivre avec eux, alors qu'ils auraient dû la reconforter, lui paraître de bonne augure pour les jours à venir, comme les années précédentes lui semblait-il, car elle oubliait volontairement ses moments de solitude, elle n'en parlait jamais, elle ne s'en parlait pas dans sa tête, elle les repoussait, et il suffisait qu'elle vienne à fixer sa pensée sur cette idée pour qu'aussitôt elle commence à en souffrir, c'est pour ça que jamais elle ne voulait y penser, le moins possible, j'eus tout d'un coup, après ses derniers mots, cette idée détestable que je pouvais maintenant agir dans cette vie, la changer en partie peut-être, il s'agissait surtout de fixer en elle les impressions de ces instants, pour qu'elle ne puisse plus s'en libérer, il fallait lui faire perdre tout refuge, doucement, comme si je lui voulais du bien, détruire ses systèmes de protection en faisant croire à de la sympathie. (.....) Je lui ai dit pardonnez-moi d'un ton assez solennel et artificiel, pour qu'elle n'y vit pas une simple excuse polie et je crois qu'à ce moment elle fit un effort en elle et comprit que c'était seulement en me parlant qu'elle trouverait la force de ne pas pleurer, ne pas crier, à cause même de mon intervention contre laquelle elle n'avait pas de défense, habituée à ce qu'on ne la considère pas de cette façon, solennelle et insolite, surtout moi qui par rapport à elle était un anonyme total. Je ne sais pas ce que j'ai dit-elle, c'est la première fois que ça m'arrive me dit-elle en me regardant pour voir si je la croyais, je ne la croyais pas, et je pense que ça paraissait, car elle continua, je ne sais pas qu'est-ce qui m'a pris, peut-être la

chaleur vous gênait-elle, et elle ne voulut pas répondre d'abord, c'était trop bête au fond, ce n'était pas la chaleur, je le savais, elle aussi, elle hésita quelques secondes et dit non, non, il y a des jours comme ça où on ne se retrouve plus, comme aujourd'hui, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai eu peur de tomber comme ça tout d'un coup, peur d'être complètement seule, ça ne m'arrive pas souvent... J'ai des enfants me dit-elle, il y en a deux qui sont de votre âge à peu près, ou un peu plus vieux, j'ai cinq enfants, c'est une assez grosse famille, habituellement je ne suis jamais seule, je ne sais pas ce qui m'a pris tout d'un coup, vous allez croire que je suis folle, mon dieu, qu'est-ce qui me prend de me mettre à vous parler comme ça, je ne vous connais même pas, mais tant pis, je pense que tout d'un coup j'ai eu besoin de parler à quelqu'un, ça m'arrive des fois, il faut absolument que je parle à quelqu'un, à des gens que je ne connais pas, je ne sais pas pourquoi, vous avez l'air fatiguée lui dis-je, je le suis, j'ai beaucoup marché aujourd'hui, ça me rend malade dit-elle, et j'avais chaud, et puis c'est énervant dans la foule, dans tout ce monde qui vous voient si peu, oui, j'étais un peu perdue, maintenant ça va mieux, je me demande ce que diraient mes enfants s'ils m'entendaient vous parler comme ça ils ne comprendraient pas je pense, ça leur arrive souvent de ne pas me comprendre, et chaque fois ça me fait quelque chose, il me semble alors que je suis seule, ses yeux regardaient vers la rue, ne me regardaient presque jamais, la sueur coulait de son front, elle parlait assez bas pour que les autres voyageurs n'entendent pas, pourtant je vis un homme qui écoutait, avec beaucoup d'attention, elle ne le voyait pas, je ne savais pas quoi dire, je n'arrivais pas à parler, elle me parla de mes parents, elle me posa des questions sur eux, d'un ton assez vieux et qui prenait des distances, je lui répondis prudemment, elle n'y fit pas attention, elle me quitta en s'excusant de m'avoir importuné, avec sa conversation, et tout, je lui dis poliment que non, que ça m'avait intéressé, elle ne me crut pas, mais je n'avais pas l'intention de la convaincre.

Les jours suivants je ne pensai pas beaucoup à cette rencontre, j'avais des problèmes qui m'enlevaient goût à tout, cruels, incessants, et lorsqu'un jour j'eus besoin de repos, je marchai longtemps très loin de mon quartier, des rues que je ne connaissais pas, des rues vides, monotones, c'est elle qui m'a vu, alors qu'elle regardait vers une vitrine de bijoutier, elle tourna sa tête vers moi avec un sourire de complicité factice, un vieux sourire, le ciel gris l'éclairait sur sa figure dérisoire, fatiguée, et j'attendis jusqu'à ce que la détresse parut sur ses traits, j'avançai vers elle, mais le sourire ne revint qu'à peine, presque pas, un sourire pour rien, nous avons marché quelques temps sans rien dire, puis elle s'est décidée, en soupirant elle m'a dit, écoutez, vous allez peut-être trouver ça drôle, mais, voudriez-vous venir chez moi, pour parler un peu, quelques instants, j'ai encore envie de parler et je ne trouve personne, on sera seuls, j'en ai assez de la rue, voulez-vous, je lui ai dit oui, je regrettais un peu, parce que ça n'avait pas l'air de lui faire plaisir, plutôt de la gêner. On a monté un escalier, chez elle c'était plutôt déprimant, assez grand pourtant, avec toutes sortes de choses décoratives qu'on trouve chez ceux qui ont un peu d'argent, juste assez pour se faire des illusions, à l'intérieur elle alluma seulement une petite lampe, dans un coin, une lampe coincée par deux murs se rejoignant, je ne voyais presque pas son visage, seulement des ombrages que la lampe faisait dessus, elle désirait cette ombre, dont elle sortit, pour aller vers un buffet, ayant d'abord pris un verre sur une table, elle le remplit de cette boisson qu'elle m'avait offerte et que j'avais refusée, en attendant je me demandais ce que j'allais faire, j'avais le goût de partir, elle revint et s'assit près de la lampe, en recevant la lumière au centre du visage, elle avait sa figure à une distance telle que je craignais de ne jamais l'atteindre avec mes mots, de seulement lui donner à entendre un bruit n'ayant pour elle aucun sens et aucun poids, pour vérifier, je lui dis : vous n'habitez pas avec vos enfants ?, quoi ?, dit-elle, ah oui, oui, ils ne sont pas là maintenant, mais ils vont revenir bientôt, dans quelques heures, non, ils sont à leurs affaires, ils ont beaucoup d'initiatives mes enfants, ils sont débrouillards, ils n'ont plus

besoin de moi, je pense, c'est normal, s'ils faisaient attention à moi ils devraient toujours marcher à petits pas, prudemment, je les empêcherais de marcher, heureusement qu'ils ne se laissent pas faire, ils savent se défendre, me dit-elle en souriant un peu, un petit sourire, ils doivent tenir ça de leur père, mon mari, c'était un débrouillard lui aussi, avant, maintenant il se sent vieux, malade, il est à l'hôpital actuellement, je sais ce qu'il a mais je ne me rappelle plus le nom, de toutes façons, c'est peut-être parce qu'il n'est pas là que je me sens seule, pourtant . . . non, au fond non, ça ne me touche pas tant que ça qu'il soit parti, . . . ce doit être autre chose, dit-elle en penchant la tête et regardant le tapis, avant de reposer ses yeux sur moi, elle me dit, si je vous dis ça, c'est pas parce que je ne l'aime pas mon mari, non, c'est seulement, que, enfin je sais pas au juste, seulement que même s'il était là, j'ai l'impression que je me sentirais seule maintenant, ça fait longtemps qu'il a renoncé à me connaître, lui, il avait renoncé avant même qu'on se marie, moi aussi au fond, ça ne m'intéressait pas tant que ça de le connaître, j'y pensais pas du tout à cette époque-là, on devait vivre ensemble et tout, je croyais le connaître, je pensais qu'il me connaissait, et puis un jour je me suis aperçue que c'était faux, c'est tout, il était trop tard, on ne pouvait plus recommencer, et c'est la même chose avec mes enfants, je les connais très bien, beaucoup mieux que je ne connais mon mari, pourtant en eux il y a toute une partie qui m'échappe, que je ne comprends pas, qui m'est étrangère et quand je vois ça, ça me donne toujours un choc, hein ?, comment ça se peut qu'une mère soit étrangère à ses enfants ? je ne comprends pas comment et c'est comme ça quand même, ça sert à rien de se creuser la tête, je ferais mieux de penser à autre chose. Vous ne dites rien ?, je dois vous ennuyer ! il faut m'excuser, vous devriez partir si ça vous ennuie, mais non lui dis-je, pourquoi ?, j'ai un peu de difficulté à parler mais je ne m'ennuie pas, au contraire, écoutez-moi aussi j'ai des ennuis, enfin, je veux dire des problèmes, et tout, et ça me fait du bien de rencontrer quelqu'un d'humain, et d'aussi peu hypocrite, c'est vrai, des fois quand on parle avec des gens

de votre âge on a l'impression qu'on pourra jamais se comprendre, pas avec vous, ça m'aide à vivre de connaître quelqu'un comme vous — elle m'arrêta pour dire : vraiment, je vois pas en quoi ça pourrait vous aider, j'ai tellement peu de... , disons de solidité, moi-même, d'ailleurs la preuve, c'est bien tout ce que je vous dis, franchement, j'ai l'impression que je ne devrais pas, surtout justement parler à quelqu'un de votre âge, malgré ce que vous dites, il y a une telle distance, d'habitude... , je ne sais pas pourquoi j'ai confiance en vous, de plus il me semble que cette confiance est justifiée dit-elle, et je ne savais pas moi, quoi répondre, vos enfants... , mais je ne sus continuer, elle ne les avait pas oubliés, au contraire !, elle devait penser à eux en me parlant de sa confiance, je ne sais quoi au juste, peut-être qu'elle avait eu des difficultés avec eux dernièrement, et que c'est pour ça qu'elle se confiait à un adolescent, ce n'est pas certain, je ne sais pas, ça me tourmentait ça, mais c'était peut-être aussi parce que je l'avais regardée dans le métro, c'est tellement compliqué dit-elle, ces rapports avec mes enfants, j'ai cru pendant longtemps que c'était simple, j'aurais pu continuer comme ça, à vivre comme ça, et croire que c'était simple, jusqu'à ma mort, ç'aurait mieux été comme ça, ce qui me reste à vivre aurait passé plus facilement, et maintenant ?, ça ne va pas lui dis-je, un peu bêtement et sournoisement, elle me regarda d'un drôle d'air et je pense qu'à ce moment elle regrettait vraiment de m'avoir parlé, et le reste, et commençait sans doute à se demander comment se débarrasser de moi. Ce n'est pas un problème lui dis-je, c'est une difficulté normale — je le sais bien ! — si c'était un problème vous ne seriez que malade, ou temporairement déséquilibrée, mais puisque c'est normal, c'est que ça dure depuis toujours, et ça n'est sans doute pas surmontable, je sais tout ça dit-elle, je ne considère pas ça comme un problème, non, je constate seulement que c'est comme ça et ça ne m'aide pas !, je le sais bien, c'est tout autre chose d'ailleurs, qui m'atteint vraiment, mais je ne sais pas en parler et je dis des bêtises, vous m'entendez parler et dire des bêtises et vous me laissez faire, vous devriez dire des bêtises vous aussi, m'empêcher,

faire quelque chose pour que je ne sois pas seule ainsi, c'est fou tout ça, je peux pas dire à quel point je trouve ça fou, je ne sais pas ce qui me prend à mon âge, c'est presque fini, il me restait seulement à achever ma vie, et maintenant, tout d'un coup j'irai faire des vraies folies bientôt, partie comme je suis, j'en suis bien capable, je devrais m'attendre à tout, et me méfier de moi-même, ça n'a pas de sens, pourquoi ça n'aurait pas de sens dis-je comme ça, un peu pour parler un peu pour lui montrer que ça aussi ça n'était pas si simple, du moins à mes yeux, parce que je n'y tiendrais pas dit-elle, ça craquera un jour ou l'autre, et bientôt je pense, au point où j'en suis, pas tant que ça lui dis-je, ce n'est pas certain, moi je pense plutôt que vous allez vite reprendre votre vie d'autrefois, sans questions, mais ma vie d'autrefois vous ne la connaissez pas, aurait-elle dû me dire, elle se tut. Quelques instants. Vous pensez dit-elle ?, j'avais une cousine, elle est morte maintenant, et bien, toujours elle avait eu une vie calme et sans problèmes, et un jour ça lui est arrivé, la même chose, j'avais quarante ans à peu près à cette époque et j'ai tout vu, jusqu'à la fin, elle ne s'est pas remise du tout, elle en est morte, au début déjà elle était malade, ils disaient que c'était une dépression nerveuse, parce qu'elle avait des problèmes avec son mari, moi je savais que c'était autre chose et je voyais juste, après, quand ils ont cru qu'elle était guérie, moi je voyais qu'elle n'était plus la même, que quelque chose était changée, ça ne servait à rien d'essayer de l'aider, elle ne voulait pas, elle se méfiait de tout le monde, on était devenu des étrangers pour elle, et puis c'était fini, qu'elle soit morte à ce moment ça ne peut pas avoir été un hasard, et bien vous voyez, elle n'avait pas repris sa vie ordinaire, et pour moi c'est différent, ce sera encore pire, mais ça n'est pas la même chose lui dis-je, ça ne devait pas être la même chose, moi je trouve que ce qui arrive c'est très personnel, que ça ne pouvait arriver qu'à vous, du moins sous cette forme, et que le dénouement sera aussi original, fait seulement pour vous, vous ne savez pas de quoi vous parlez dit-elle, car elle commençait à me mépriser, c'est sans doute vrai ce que vous venez de dire, mais d'un autre côté c'est com-

plètement faux, ça n'a aucun sens, mais, dis-je, si ça devait vraiment changer quelque chose à votre vie, ce serait arrivé déjà, vous n'auriez pas vécu toute votre vie comme ça et... , et comment croyez-vous que je l'ai vécue dit-elle, ma vie, je vois bien ce que c'est, vous me prenez pour une bonne petite vieille inoffensive à qui il n'était rien arrivé, et que l'approche de la vieillesse pousse au désarroi, ou bien qui prend un peu trop de boisson, et ça la rend mélancolique, c'est peut-être l'apparence que je donne, je ne sais pas, vous vous trompez de toute façon, quand j'étais jeune on n'aurait jamais pu deviner que j'allais finir comme ça, au contraire, je semblais promise à quelque chose d'extraordinaire, et puis la vie m'a prise, d'un coup, et je n'ai pas su quoi faire, je n'ai pas su me défendre, je me suis laissée avoir, mais je n'étais pas morte pour autant, et derrière tout, derrière mon mari et mes enfants, il restait quelque chose de ce que j'avais été, de mes ambitions d'autrefois, et c'est ça qui ressort maintenant, si vous saviez quel goût ça a, maintenant, quel goût amer, elle se tut longtemps, les minutes de son silence me parurent longues, je voulais partir, je me sentais pris comme dans un piège, plus rien que du désagréable pouvait venir de cette histoire.

Mon fils, dit-elle, et elle me regarda d'un air que je lui voyais pour la première fois, et qui me révéla des choses, , imbécile ! j'avais cru pouvoir lui apprendre sa vie ! et elle en savait tellement plus que moi, et tellement plus longtemps, j'avais cru apporter un ferment d'interrogation et d'angoisse dans sa vie, alors que sa vie depuis toujours avait été ravagée par cette interrogation et cette angoisse, je n'avais plus qu'à partir, elle me dit bonjour d'un ton normal, avec des manières de mère de famille honorable, ce que tout le monde croyait qu'elle était, ce qui n'était pour elle qu'un refuge inefficace contre ce qui la tourmentait.

Jean-Michel VALIQUETTE

**BULLETIN D'ABONNEMENT À
LA BARRE DU JOUR**

Nom

Adresse

Veillez m'abonner à partir du numéro

Vous trouverez ci-joint un paiement de

6 numéros : \$10.00 (1 an) à l'étranger : \$12.00

LA BARRE DU JOUR,
665, rue Crevier, Montréal 379, Qué.

T. X. T.

cahier littéraire

Textes : Eric Clemens, Yves Froment,
Gervais-Bernard Jassaud,
Christian Prigent,
Jean-Luc Steinmetz et
Jean-Pierre Verheggen

No 3-4 Ponge Aujourd'hui

No 5 L'écriture carnavalesque

Abonnement : 40 FF (A l'étranger)
80 FF (par avion)

T. X. T. G.-B. Jassaud

30, rue St-Vincent,
92, Colombes, France.

LA BARRE DU JOUR

distribue en exclusivité

L'Antican

Poésies en conserve de Roger Soublière

Les Éditions La Barre du Jour

\$3.95

Bla-Bla-Bla

Poésie-objet de Bernard Tanguay

Les Éditions Font

\$1.50

Le Centre Blanc

Poésies de Nicole Brossard

Les Éditions d'Orphée

épuisé

Deux

Textes de Jean Yves Collette

Les Éditions d'Orphée

\$2.00

Le fou de l'empereur...

Bande dessinée de Bernard Tanguay

Les Éditions Font

\$1.00

Slurch

Suite érotique de Marie-Francine Hébert

Les Éditions Font

\$2.95

LA BARRE DU JOUR

665, rue Crevier

Montréal 379, Qué.

études françaises

Revue consacrée aux lettres françaises
et canadiennes-françaises

Dans chaque numéro :

des articles, notes et documents originaux,
comptes rendus, écrits par des spécialistes canadiens
et étrangers ainsi que des textes de création.

ÉTUDES FRANÇAISES paraît 4 fois l'an :
en février, mai, août (numéro spécial) et novembre.

L'abonnement : \$5.00; le numéro : \$1.50

Spécimen gratuit sur demande au Service de publicité
des Presses de l'Université de Montréal.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR



Les Presses de l'Université de Montréal
Case postale 6128, Montréal 101, Canada



L'ÉTAT DE DÉBAUCHE

L'ÉTAT de Jean Yves Collette

LECTURE EN VÉLOCIPÈDE

LECTURE d'Huguette Gaulin-Bergeron

L'ÉTAT DE CHOISIR ENTRE

L'ÉTAT d'André Beaudet

L'ÉTERNEL TRIANGLE

L'ÉTERNEL de Jérôme Élie

\$ 2.00